

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 12 (1879)

**Artikel:** L'évolution et la Philosophie  
**Autor:** Carrau, L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379247>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 08.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# L'ÉVOLUTION ET LA PHILOSOPHIE

PAR

L. CARRAU<sup>1</sup>

---

Ce volume sobre, substantiel, est une pièce nouvelle qu'un esprit compétent et impartial a introduite au dossier, dans le grand procès du transformisme et du spiritualisme qui continue à s'instruire.

M. Carrau a fort bien signalé la portée du débat. « La moralité, la religiosité, qu'on a tenté, dit-il, de maintenir comme suprêmes barrières entre l'animalité et l'humanité, se résolvent par l'analyse en des conceptions qui ne supposent nullement chez l'homme d'autres facultés que celles dont sont doués les mammifères les plus parfaits. »

L'auteur n'est pas de ceux qui estiment qu'il soit possible de répondre aux prétentions de la nouvelle doctrine par une fin de non-recevoir préjudicielle, en refusant absolument à la philosophie le droit de s'occuper de questions d'origine. Quoiqu'en pensent les positivistes, ces questions ne sont pas, à son sens, de celles qu'on puisse supprimer. « L'esprit humain, dit M. Carrau, s'obstine à les poser ; or cette obstination même lui est une garantie qu'elles ne sont pas insolubles. Des problèmes qui s'agitent depuis le premier jour de la réflexion ne se laissent pas facilement mettre hors de la science ; fût-il démontré qu'on n'en saurait percer toutes les ténèbres, chaque siècle est

<sup>1</sup> *Études sur la théorie de l'évolution, aux points de vue psychologique, religieux et moral*, par L. Carrau, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Besançon. Paris, librairie Hachette et C<sup>e</sup>, 79, boulevard Saint-Germain.

tenu d'apporter son contingent de lumières et de fournir sur ces différents points une approximation nouvelle de la vérité. »

L'auteur explique la faveur que rencontre aujourd'hui la doctrine de l'évolution par la circonstance que ses représentants bénéficieraient de la réaction si légitime contre l'éclectisme, philosophie étroite et superficielle, qui se bornait à éluder par des phrases les grands problèmes qu'il lui arrivait d'apercevoir. Pour M. Carrau, la mission de la philosophie est plus vaste et plus sérieuse. « L'essence de la philosophie est d'être un système qui explique, autant que possible, la genèse de tous les êtres et de tous les phénomènes : là où l'expérience l'abandonne, elle a recours aux hypothèses ; mais elle manquerait à sa mission, si elle refusait d'aborder les problèmes d'origine, sous le prétexte que les données positives lui manquent pour les résoudre. Un grand philosophe est une intelligence héroïque que tente l'inconnu, qu'attire l'inaccessible ; il lui faut l'ambition sublime de refaire par sa pensée l'univers, de retrouver dans l'enchaînement de ses concepts l'unité du lien causal qui va d'un bout à l'autre de la nature et de l'histoire. Mais en même temps, et c'est là son originalité et sa puissance, il doit faire concourir à cette œuvre toutes les connaissances spéciales de son époque, et fonder sur les procédés les plus rigoureux de la science la légitimité de ses généralisations les plus hautes. Par là seulement la philosophie est ce qu'elle doit être, l'expression la plus complète de l'esprit humain à un moment donné de son développement. »

Tout en repoussant le principe et les conclusions de l'évolutionisme, le professeur de Besançon n'hésite pas à déclarer qu'il est aujourd'hui « ce que furent, au commencement de notre siècle, l'hégélianisme et le kantisme, ce que fut au XVII<sup>e</sup> siècle la philosophie de Descartes, et dans l'antiquité celle d'Aristote. »

L'auteur est ainsi amené à distinguer entre la doctrine transformiste qui ne sort pas du domaine de la philosophie de la nature, et les adeptes du panthéisme et de l'athéisme qui cherchent toujours plus à l'exploiter dans l'intérêt du déterminisme matérialiste. « Nous n'hésitons pas à dire, ajoute-t-il, avec

l'un des adversaires les plus décidés de l'évolutionnisme <sup>1</sup>, que cette doctrine est l'objet d'injustes préventions. On affecte de croire qu'elle est inconciliable avec le dogme d'un Dieu personnel, créateur et providence. Rien n'est moins démontré. En admettant que les espèces supérieures soient sorties des espèces inférieures, il ne s'ensuit nullement que l'action divine soit bannie de l'univers et que l'aveugle mécanisme des propriétés et des forces de la matière suffise à tout expliquer. Il restera toujours vrai que le progrès étant un passage du moins parfait au plus parfait ne peut avoir de raison d'être que dans une cause qui contienne *idéalement* toutes les perfections relatives auxquelles s'élève graduellement la nature dans le cours de son évolution. Cette marche vers le mieux, qu'on peut suivre depuis la formation de la nébuleuse primitive qui donna naissance à notre système solaire, à travers les couches géologiques et les échelons successifs des espèces végétales et animales, ne peut être que le résultat fortuit et nécessaire du concours des atomes ; elle manifeste un plan tracé d'avance, elle s'accomplit suivant une ligne dont une intelligence semble bien avoir déterminé les points essentiels. Influence des milieux, concurrence vitale, sélection naturelle ou sexuelle, peu important les causes. Leur action n'est jamais que secondaire et subordonnée à la poursuite d'un but dont la nature n'a pas conscience, mais qui est la vraie cause de son évolution, puisqu'il en est la cause finale. On peut même se demander si le transformisme n'est pas, plus que la théorie des créations successives, en harmonie avec l'idée que nous nous faisons de la puissance et de la sagesse divines. Il y a, en effet, quelque difficulté à concevoir Dieu intervenant directement chaque fois qu'apparaît sur le globe une espèce nouvelle, comme un ouvrier obligé de retoucher de temps en temps son ouvrage pour le rendre plus parfait ; nous trouverions peut-être plus habile celui qui dès le principe aurait déposé dans l'œuvre même les conditions de ses perfectionnements ultérieurs.

« Créateur des lois qui gouvernent l'univers, Dieu ne serait pas diminué si les mêmes lois qui assurent la propagation des in-

<sup>1</sup> Le duc d'Argyll, *Primeval man*. Londres, 1870.

dividus d'une même espèce déterminaient aussi, dans certaines circonstances, l'éclosion d'espèces nouvelles et supérieures au sein des formes plus anciennes et plus élémentaires de la vie. Une loi nous apparaît d'autant plus conforme à la suprême sagesse qu'elle peut rendre compte d'un plus grand nombre d'effets ; fût-il prouvé que la genèse des espèces s'explique en dernière analyse par les lois ordinaires de la génération, nous n'aurions qu'un motif de plus de glorifier l'intelligence infinie et la toute-puissance du créateur. »

L'auteur rappelle que ce n'est pas ainsi que les transformistes philosophiques entendent la chose. Selon lui, c'est « l'espoir bruyamment annoncé de déposséder, au profit de l'activité aveugle de la matière, le Dieu des théologiens et des spiritualistes, qui a conquis au transformisme bon nombre d'adhésions peu scrupuleuses sur la valeur des preuves. » M. Carrau désavoue comme profondément anti-scientifique un pareil raisonnement, inspiré par la superstition athée, plus coupable encore que la superstition religieuse, qu'elle provoque et qu'elle exalte sous prétexte de la supplanter. « Le problème de l'origine première des choses, poursuit notre auteur, est et restera toujours un problème transcendant : la science positive ne peut aspirer à le résoudre, sous peine d'être infidèle à l'esprit de sa propre méthode. L'observation et l'expérience seront ici éternellement incompetentes. La tentative de tout expliquer par le jeu des forces naturelles, légitime tant qu'il ne s'agit que des anneaux intermédiaires de la série des êtres et des formes, devient nécessairement illusoire et illogique quand elle prétend rendre compte du commencement même de toute série.

» Les dogmes essentiels du théisme philosophique n'ont donc rien à craindre, quelles que soient d'ailleurs les intentions hostiles que nourrissent à leur égard certains partisans de la nouvelle doctrine. De toute manière, la question de l'existence de Dieu est hors de cause. Le transformisme est-il ou non fondé en logique et en fait ? Voilà tout le débat et l'on comprendrait mal que la passion vint s'y mêler, s'il est bien entendu que l'issue,

fût-elle favorable au transformisme, ne compromettrait aucune grande vérité de l'ordre métaphysique. »

M. Carrau rappelle modestement que sans prétendre épuiser le sujet, il n'a voulu que discuter certains points essentiels : origine de l'instinct et de la pensée, origine de l'homme et de quelques-unes des notions et facultés qui constituent l'espèce humaine.

Nous ne signalerons qu'une nouvelle théorie de l'origine du langage, avec les observations qu'elle suggère à notre auteur. D'après Noiré (*Der Ursprung der Sprache*, Mainz, 1877), le langage humain est sorti de la sympathie de l'activité, c'est-à-dire de la communauté d'action, de la collaboration imposée aux hommes primitifs. L'homme étant le plus sociable des êtres, il a dû, dès le principe, lutter de concert avec ses semblables contre les dures nécessités de la vie ; nul effort isolé et individuel ne serait en effet parvenu à les vaincre. Or, toutes les fois que les muscles sont fortement tendus pour l'action, que les sens sont violemment excités, nous éprouvons une espèce de soulagement dans l'émission des sons..... Quand les hommes travaillent ensemble, que les paysans bêchent ou battent le blé, que les marins rament, que les femmes filent, que les soldats marchent, ils sont disposés à accompagner leurs occupations d'articulations plus ou moins vibrantes et rythmiques. « Ces articulations, bruits, exclamations, bourdonnements, chansons, sont une espèce de réaction contre le dérangement intérieur qui est causé par l'effort musculaire. Ces sons possèdent deux grands avantages. Ils sont dès le commencement des signes pour les actions répétées, des actions préformées par nous-mêmes et aperçues par nous-mêmes, mais qui ne sont devant nous et qui ne persistent dans notre mémoire qu'à l'état de simples concepts. Chaque action répétée ne peut être pour nous qu'un concept, comprenant ces répétitions en une seule et n'ayant en effet rien de tangible qui lui corresponde dans le monde extérieur. Ici donc était le meilleur point pour passer de la perception à la conception. Secondement, comme ils ne furent pas émis par un homme solitaire, mais par des

hommes associés dans la même action, ces sons ont cet autre grand avantage qu'ils sont en même temps intelligibles. »

Les idées générales ne sont donc, en définitive, que le produit, dans l'intelligence commune, de l'activité collective appliquée à une même fin. Cette activité, en se reflétant dans le langage primitif, a donné naissance à la raison. La raison, loin de créer le langage, est engendrée par lui. Le langage n'a servi d'abord qu'à désigner les modes divers de l'activité de tous : il n'a exprimé les objets du monde extérieur que peu à peu et à mesure que cette activité les marquait pour ainsi dire de son empreinte. La philologie nous montre en effet que les mots, à l'origine, représentent les choses du monde objectif non comme des être actifs, mais comme des êtres subissant l'action. .... Le contenu de toutes les racines originelles, c'est le travail humain, tel qu'il s'est primitivement exercé. Toute racine exprime un acte, *gratter, creuser, entrelacer des rameaux*, etc. Un des plus curieux exemples qu'en donne M. Noiré est celui qu'il emprunte au mot *σῶμα*, qui même dans Homère, désigne seulement le cadavre. « L'homme a passé de l'idée de cadavre à celle de corps vivant, et n'a désigné d'un mot particulier le corps humain que d'après l'action qu'il pensait lui faire subir ; la racine la plus ancienne de ce mot exprime l'action de manger ; l'homme primitif n'a vraiment connu et nommé le corps primitif qu'en le mangeant. »

M. Noiré n'a pas manqué de prévenir une objection qu'on devait inévitablement lui faire : pourquoi les animaux, certains, du moins, ne parlent-ils pas, si le langage est ainsi le produit et l'expression de l'activité collective. « C'est, dit-il, qu'il n'y a pas chez eux de sociétés dans le même sens et au même degré que chez l'homme..... Les animaux qui vivent en commun, bâtissent et voyagent ensemble, ne présentent que de vagues commencements d'instinct social. Dans tous les peuples, c'est l'association qui permet de comprendre l'individu. La vie de la feuille s'explique par la vie de l'arbre, plus encore que celle-ci par celle-là. Les plus hautes facultés intellectuelles de l'homme ont leur raison d'être et leur origine dans les relations de l'in-

dividu avec la collectivité partielle ou totale des êtres humains, et, suivant le mot d'A. Comte, l'humanité explique l'homme. »

Cette remarquable théorie, ajoute M. Carrau, explique bien des choses ; nous croyons, avec Max Müller, qu'elle n'explique pas tout. Il semble difficile d'admettre que l'homme n'ait pas connu les objets extérieurs avant de les avoir pris pour objets de son activité. Cette activité, certes, n'a jamais pu s'exercer sur le soleil, la lune, les étoiles ; les corps célestes n'auraient donc été désignés dans le langage humain que tardivement et pour ainsi dire par des procédés détournés ? Nos premiers ancêtres n'auraient reçu aucune impression ni des montagnes, ni des fleuves, ni des bêtes féroces, ou bien, ces impressions n'auraient d'abord donné naissance à aucun signe phonétique ? « Le langage humain, dit très justement M. Max Müller, a dû exprimer bientôt (on pourrait dire dès l'origine) non seulement des actions mais aussi des états, ou même des souffrances..... Nous écoutons activement, nous entendons passivement ; nous sentons et nous flairons, nous goûtons pour connaître une saveur, et nous goûtons quelque chose d'amer malgré notre désir. Quoique ces deux côtés soient souvent exprimés par le même verbe dans le langage moderne, il y a sans doute au commencement une claire distinction entre les deux concepts. » J'ajoute qu'il n'est pas prouvé que l'activité collective, source du langage, selon M. Noiré, ait pu se produire antérieurement à tout langage ; elle paraît supposer déjà une entente commune, laquelle implique elle-même la parole. On peut douter, enfin, que les facultés d'abstraire et de généraliser doivent leur naissance au langage ; c'est le contraire qui est probable. Concluons donc, avec M. Max Müller, que si M. Noiré a découvert une source nouvelle et importante, un fleuve aussi grand, aussi large et aussi profond que le langage humain pourrait bien en avoir d'autres qu'il a peut-être trop méconnues. »

Nous en avons déjà dit assez pour faire connaître la valeur et la portée des études de M. L. Carrau. Nous ajouterons en-



core la table des matières du livre <sup>1</sup> et les conclusions de l'auteur. Ceux de nos lecteurs qui s'occupent plus spécialement de ces questions, sauront ainsi ce qu'ils peuvent trouver dans ce volume, en attendant que nous y revenions peut-être un jour nous-même.

J.-F. ASTIÉ

«... Nous avons maintenant à résumer en peu de mots les éléments d'une conclusion dogmatique, épars dans la suite de ces études.

» S'il est vrai que les questions d'origine échappent à l'observation et à l'expérience directes, elles ne sont pas pour cela antiscientifiques ; des hypothèses fondées sur les faits permettent de leur donner des solutions plus ou moins voisines de la certitude. Les faits, ici, ce sont les caractères psychologiques, religieux et moraux de la nature humaine ; nous avons cru pouvoir en conclure, avec une rigueur suffisante, qu'entre le règne animal et le règne humain la théorie de l'évolution n'a pas réussi à montrer le passage ; qu'il n'est pas prouvé encore que l'homme soit un animal transformé.

» Ni l'instinct ne procède de l'action réflexe, ni la raison de l'instinct. Les formes les plus élémentaires de la croyance à la vie future, les manifestations primitives du sentiment religieux, le langage, la moralité, nous ont révélé quelque chose qui, dès l'origine, dut établir, entre notre espèce et les autres, une ligne de démarcation infranchissable.

» Ce quelque chose, qu'est-ce donc ? C'est essentiellement le libre retour de la conscience sur elle-même dans l'acte de la réflexion ; c'est la faculté qu'a l'homme de se saisir lui-même à titre d'être distinct et de dire *moi*, c'est, d'un mot, la personnalité.

» J'accorde à l'animal toute l'intelligence qu'on voudra ; je lui concède volontiers et l'association des idées, et le jugement, et le raisonnement même, qui tire une conclusion particulière

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> étude : Origine de l'instinct et de la pensée. — 2<sup>e</sup> étude : Origine de l'homme. — 3<sup>e</sup> étude : Origine de la croyance à la vie future. — 4<sup>e</sup> étude : Origine des cultes primitifs. — 5<sup>e</sup> étude : Origine du sens moral. — 6<sup>e</sup> étude : Origine du langage.

d'un fait particulier plus ou moins fréquemment observé. J'irai jusqu'à lui attribuer, si l'on veut, la capacité de choisir entre deux résolutions à prendre, quelque chose comme une ébauche de la volonté. — J'attends qu'on me prouve qu'il peut réfléchir sur tout cela, que ses opérations intellectuelles se redoublent en quelque sorte dans une conscience qui les analyse avec désintéressement, en modifie l'application, en perfectionne l'exercice, bref, qu'il peut se connaître en tant qu'être distinct de la nature et de ses propres sensations.

» L'homme, sans doute, ne débuta pas par être psychologue et métaphysicien. Le flot des impressions venues du dehors passait et repassait sur son âme encore passive, les idées s'associaient et s'enchaînaient d'elles-mêmes ; il n'était jusque-là que l'un des mammifères supérieurs. Mais voilà que parmi ces impressions qu'il subit, qu'il est indifféremment tour à tour, il en arrête une, la fixe par l'attention, la transforme en idée par une attention plus longue et plus réfléchie ; dès ce moment, l'homme intellectuel et moral est véritablement né. En effet, par cela qu'il a rompu la série fatale des sensations dont il était le jouet inerte, il s'est distingué d'elles ; il s'est posé en face d'elles ; il a, pour la première fois, fait acte de personne libre ; il a créé la condition fondamentale de la pensée, l'opposition du *moi* et du non-moi. Si le dehors l'assiège et l'enveloppe, il sait désormais qu'il est autre que ce dehors, autre que les innombrables formes séduisantes ou redoutables qui pénètrent en lui par toutes les portes des sens, ou que l'imagination et la mémoire font à chaque instant revivre, il s'est conquis sur le monde et le domine à jamais.

» Ce *moi*, qui par la réflexion s'est ainsi séparé du *non-moi*, se retrouve identique à lui-même aux différents moments de son existence réfléchie. L'objet ou l'impression qu'il s'oppose varie incessamment, l'acte par lequel se fait l'opposition ne varie pas. Et cet acte manifeste un pouvoir qui va grandissant, à mesure qu'il s'exerce, dans la conscience qu'il a de sa permanente énergie : c'est la volonté.

» Que la volonté soit l'essence de l'âme humaine » on ne le contestera pas, si l'on considère qu'elle constitue toute la réa-

lité de l'acte d'attention, lequel crée la pensée et la conscience réfléchie, c'est-à-dire l'homme intellectuel et moral tout entier. Elle est le fil continu qui relie entre eux les phénomènes successifs dont se compose l'histoire de notre être; elle est la force qui maintient, pour ainsi dire, la conscience au-dessus du niveau des sensations et l'empêche de s'écouler, de se dissoudre en chacune d'elles.

» Condition de la permanence et de l'identité du moi en face des impressions infiniment mobiles et diverses que le dehors fait sur nous, elle ne saurait affirmer d'elle-même que l'existence; elle se sent comme une énergie surabondante qui dépasse le présent et se prolonge dans l'avenir, au même titre qu'elle se reconquiert incessamment sur le néant du passé. Là est le vrai fondement de la croyance à la vie future, croyance aussi naturelle à l'homme que l'acte de la réflexion et conséquence naturelle de celui-ci.

» Mais si, par sa conscience réfléchie, l'homme domine la nature, il ne la supprime pas. Elle subsiste autour de lui, mystérieuse, hostile ou bienfaisante, au commencement plutôt hostile. Elle déploie des forces immenses et, par quelques-uns au moins des êtres qu'elle renferme, paraît jouir d'une presque éternité. Elle témoigne en mille rencontres d'une industrie merveilleuse, d'un ordre majestueux et impassible que l'homme pénètre de plus en plus et auquel, par la jouissance élevée qu'il éprouve à en contempler les détails et à en surprendre les secrets, il suppose un principe analogue à sa propre pensée. En même temps, il lui attribue un pouvoir sans limites, arbitraire et souvent irrité, dont les grands cataclysmes du monde physique, les arrêts soudains du cours habituel des choses, sont les plus terribles manifestations. Puis, revenant sur lui-même, et considérant les misères de sa vie, ses efforts tant de fois vaincus par la fatigue, la douleur, la maladie, sa mort assurée, celle, plus cruelle pour lui, des êtres qu'il aime, il conçoit, vaguement d'abord, une existence affranchie de tous ces maux et revêt l'auteur de la nature d'un bonheur inaltérable, impérissable, dont il se flatte, sous certaines conditions, de participer un jour.

» Un rapport intime rattache en effet les dogmes de l'immor-

talité personnelle et de l'existence de Dieu à la notion d'une règle des mœurs. Il serait difficile et peut-être sans intérêt de déterminer s'il existe, entre ses différents termes, une filiation chronologique, et selon quel ordre ils ont fait leur apparition dans la conscience humaine. Tout porte à croire qu'ils sont contemporains, qu'ils s'éclaircissent et se précisent l'un par l'autre. En tout cas, si les deux premiers nous ont paru dérivés du fait fondamental et primordial de la réflexion, cela est plus manifeste encore du troisième. La volonté prenant possession d'elle-même dans l'acte de l'attention, se connaît nécessairement à titre d'énergie dont la nature est de se renouveler et de grandir à mesure qu'elle se déploie ; mais cette exertion d'une force libre ne saurait se faire au hasard et pour ainsi dire dans le vide ; il lui faut un objet qui la sollicite, un but qu'elle poursuive, un idéal qu'elle aspire à réaliser. Cet idéal varie sans doute selon les lieux et les époques ; mais partout et toujours s'impose à la raison de l'homme, si rudimentaire qu'elle soit, la conception d'un *moi* plus parfait que celui que lui représente actuellement sa conscience, et à sa volonté l'obligation d'exprimer, par ses libres efforts, la plus fidèle image de ce modèle. Corriger tel défaut, acquérir ou développer telle qualité, se rendre plus courageux, plus tempérant, meilleur en un mot, voilà, dans sa formule primitive, la loi morale tout entière, et le grossier sauvage pour qui toute vertu consiste peut-être à rire et à chanter au milieu des supplices, démontre, en réprimant, à la vue du poteau de mort, les lâches défaillances de sa nature, l'existence de l'idéal moral et de l'*impératif catégorique*, aussi clairement que pourront le faire la dialectique platonicienne ou l'analyse de Kant.

» Si l'obligation de développer l'activité libre conformément au modèle de perfection que la raison conçoit, constitue l'idée du devoir, celle de respecter le développement légitime de personnalités semblables à la nôtre engendre l'idée du droit d'autrui. Et ainsi de la conscience que prend l'homme, dans le fait de la réflexion, de son activité libre, dérive, par un enchaînement nécessaire, la notion de la justice. Je ne parle pas de la

charité, impulsion purement sensible à l'origine et qui n'apparaît qu'assez tardivement sans doute comme moralement obligatoire.

» Il serait superflu de montrer comment les idées de mérite et de démérite, impliquées par celle d'une loi morale, ont dû fortifier et préciser la croyance à une autre vie ; comment elles ont enrichi la conception d'une cause première, en revêtant celle-ci des caractères de législateur et de juge ; comment, à leur tour, les prescriptions de la loi, presque toujours confondues à l'origine avec les volontés souveraines et arbitraires d'une puissance infiniment supérieure à l'homme, devinrent à la fois plus explicites et plus sacrées. Toutes les idées morales et religieuses essentielles à notre espèce sont unies dans l'esprit humain par des liens étroits et réciproques, indifféremment l'une pour l'autre conséquence et principe.

» Du fait de la réflexion découle également le langage ou plutôt l'ensemble des opérations intellectuelles propres à l'homme, par lesquelles le langage est possible. Ces opérations, nous les avons ramenées à deux principales, l'abstraction et la généralisation. Or qu'est-ce que l'abstraction quand, s'élevant au-dessus de la spontanéité primitive, elle prend déjà quelque chose d'un procédé méthodique ? Un acte de volonté. L'abstraction, c'est la personne humaine se dégageant du dehors, posant en face d'elle un objet qu'elle circonscrit au milieu de la masse confuse dont il fait partie, et dans cet objet même, délimitant une qualité particulière qu'elle considère à l'exclusion des autres. Et la généralisation c'est, pourrait-on dire, un déploiement supérieur encore de l'activité libre, qui détache, pour ainsi parler, la qualité abstraite, la promène sur la totalité des choses qui présentent le même caractère, constate la ressemblance, et, après un nombre plus ou moins grand de comparaisons, supprime tout élément individuel, toute condition de temps et d'espace, et élève ainsi ce qui n'était d'abord qu'une sensation, perdue dans la multitude des sensations simultanées et voisines, à la hauteur d'une réalité sans forme, réalité dont elle fait tous les frais, qu'elle anime de son être propre, qu'elle crée, enfle, atténue et détruit à son gré. Si donc, comme nous

l'avons vu, le langage est le produit de l'abstraction et de la généralisation, il est, par suite, l'expression naturelle de la personnalité humaine prenant conscience d'elle-même dans l'acte de la réflexion.

» Ainsi, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, il nous paraît prouvé que c'est bien de là que dérivent toutes les manifestations supérieures par où l'homme se distingue de la bête. Si l'animal était capable de se replier sur lui-même et d'y saisir un *moi* personnel, on ne voit pas pourquoi il ne s'élèverait pas, comme nous, au langage, à la moralité, à la religiosité.

» Réciproquement, s'il n'atteint pas à ces hauteurs, on en peut sûrement conclure que c'est parce qu'il ne réfléchit pas. Et quelque modestes qu'aient été les commencements de l'humanité, il faut bien admettre, pour expliquer ce progrès, qu'elle contenait en germe, dès le premier jour, les conditions psychologiques de tous ses développements futurs. L'accumulation des expériences et des réflexions qu'elles ont provoquées pendant le cours des siècles, l'action mystérieuse de l'hérédité, les brutales et salutaires exigences de la lutte pour la vie, la survivance des mieux doués à qui la sélection garantit le privilège d'une postérité plus nombreuse et plus forte, ont pu favoriser l'expansion presque indéfinie de ces virtualités latentes ; il est certain qu'elles ne les ont pas créées.

» Mais enfin sommes-nous en droit, au nom de caractères purement psychologiques et moraux, d'opposer un téméraire démenti à cet ensemble de témoignages et d'inductions sur lesquels le transformisme croit pouvoir établir la descendance animale de l'homme ? Nous avons déjà répondu à cette difficulté. Néanmoins, nous accordons que l'hypothèse d'une création spéciale de l'homme par Dieu est de soi peu scientifique : le mérite du transformisme, c'est de chasser le miracle en expliquant par le concours de forces naturelles l'origine des espèces vivantes et de l'humanité même ; il reste ainsi fidèle à la grande loi de continuité qui semble dominer toute l'histoire de l'humanité. Mais ce mérite, faut-il absolument y renoncer, parce qu'on refuse d'admettre que l'homme soit sorti naturellement de l'animal ? Ne pourrait-on pas réduire à un mini-

mum, en quelque sorte infinitésimal, la quantité d'action directe par laquelle Dieu est intervenu pour former l'espèce humaine au sein de l'animalité? Qu'on suppose, par exemple, avec Kölliker, une imperceptible modification des germes, soit un changement dans la composition des molécules qui les constituent, soit une légère variation dans la direction ou la vitesse des mouvements qui animent les atomes de ces molécules : cela ne suffirait-il pas pour commencer entre l'homme futur et son ancêtre animal une divergence qui, insaisissable à l'origine, irait se manifestant de plus en plus à mesure que se développerait l'organisme issu de ce germe et que se déploieraient les facultés mentales dont il est la condition physiologique? Et ainsi, la plus délicate pression du doigt divin sur ce merveilleux mécanisme d'où naît l'être vivant serait capable de façonner les espèces anciennes en espèces nouvelles et plus parfaites, sans rompre, aux yeux de notre science, l'apparente continuité de la nature. J'avoue que, si subtile que soit l'opération, c'est toujours là, en un sens, un commencement absolu, partant un acte créateur. Mais ne semble-t-il pas que, confinée de la sorte dans l'étroite enceinte de l'orbite où se meuvent les atomes, elle ait moins de peine à se faire accepter de la raison scientifique que la fabrication *ex nihilo* d'un être adulte?

» Je n'ignore pas que l'hypothèse de Kölliker sur l'origine des espèces a été vivement combattue par d'éminents naturalistes ; elle peut néanmoins invoquer en sa faveur l'assentiment d'un homme dont personne ne récusera la compétence. Après avoir montré la nécessité d'admettre des créations successives, M. Milne Edwards ajoute : « Lorsque le zoologiste emploie le mot création, il lui faut préciser le sens qu'il y attache. En effet, il ne saurait s'associer à ceux qui représentent la divinité pétrissant de ses mains la matière brute pour réaliser l'idée préconçue de tel ou tel être organisé, et insufflant dans cette machine encore inerte le principe de la vie ; il ne cherche pas à rabaisser de la sorte jusqu'à lui la puissance régulatrice de toutes choses ; il avoue son ignorance absolue touchant les moyens que le Créateur a employés pour créer ou pour régler quoi que ce soit ; et, à mon avis, lorsqu'il parle de la naissance

d'une espèce nouvelle, il ne prétend nullement que celle-ci soit sortie de la poussière plutôt que de l'organisme d'un animal préexistant dont le mode de constitution était autre ; il veut dire seulement que les propriétés connues de la matière, soit inerte, soit vivante, sont insuffisantes pour donner un pareil résultat ; que l'intervention d'une cause occulte, d'une puissance supérieure, d'un ordre quelconque, lui paraît nécessaire... Cette production inexplicée d'être animés réalisant une forme nouvelle et aptes à transmettre cette forme à leurs descendants équivaut, pour les zoologistes, à la création d'une espèce, et, d'après ce que nous savons des phénomènes embryogéniques, il me paraît probable que les modifications introduites de la sorte dans certains termes de la série d'individus nés les uns des autres ont dû s'effectuer dans les germes ou dans les embryons très jeunes plutôt que dans la constitution des organismes déjà développés.

» Quoi qu'il en soit d'ailleurs de cette hypothèse, dont nous n'indiquons, bien entendu, l'application à notre espèce que comme une simple possibilité, ce qui importe à l'homme, c'est moins de savoir comment il est venu sur la terre que de s'assurer, par la connaissance exacte de sa nature, de son incomparable dignité relativement aux êtres qui l'entourent.

» Par là, il se met vraiment à sa place, il se rend mieux compte de ses devoirs, il prend une conscience plus claire de ses destinées, il confirme enfin, sur les bases solides de la raison, les obscurs et puissants instincts qui, dès les premiers jours où son espèce parut sur la planète, élevèrent ses regards vers l'Auteur inconnu de toutes choses et lui firent rêver des destinées immortelles. »

---